

L'inconnu du quatrième

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Cette voix lui changeait de celle de son patient habituel. Cristalline et puissante. Attirée, Martine pénétra dans le couloir et se dirigea vers la pièce où elle se trouva face à une sorte de géant qui semblait sorti d'un conte pour enfant. La face rougeaude de l'homme exprimait une certaine malice qui plut tout de suite à la jeune femme. Si ses cheveux étaient roux, comme ceux de Martine, il semblait s'être coiffé avec un pétard, contrairement à elle. Mais elle ne devait pas rester là. Un malade avait besoin d'elle à l'étage. Elle allait s'excuser auprès du géant quand celui-ci la devança.

- Ce vieux grigou nous aura tous à l'usure. Qu'est-ce qu'il a de plus que moi, hein ? Je vous le demande.

- D'où tenez-vous l'endroit où je me rends, je vous prie ? Je ne vous connais pas. Cet homme, comme vous le savez donc, a besoin de soins. Mais je suis tenue au secret professionnel et ce n'est pas à vous de juger de l'opportunité ou non de ma visite. Il faut que j'y aille. Sinon il risque des complications.

- Inoculez-lui donc un vaccin bonne humeur et gentillesse plutôt, lui rétorqua l'homme, sans se départir de son sourire moqueur. Si je vous ai dit que je vous attendais, c'est bien qu'il y a une raison à cela, vous ne croyez pas ? Il n'y a pas que lui dans cet immeuble. Le vieux peut patienter pour une fois. Chacun son tour. Depuis que vous venez ici, jamais vous ne prenez soin des autres. C'est lui, toujours lui, encore lui. Mais c'est insensé à la fin. Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous ne m'accordiez même pas un regard, même pas un sourire.

La tournure que prenait la conversation commençait sérieusement à déplaire à Martine qui, ahurie, jugeait l'énervé d'un œil nouveau. Le charme était rompu. Pour qui se prenait donc ce malotru ? Elle ne lui devait rien. Elle faisait juste son boulot. Le malheureux devait avoir une araignée au plafond, comme on disait familièrement, pour se permettre de tels reproches.

- Je ne vous permets pas de parler ainsi de mon patient. Je vous le répète, je ne vous connais pas et ne vois pas ce qui m'oblige à rester ainsi dans votre appartement à vous écouter débiter des sornettes, alors que j'ai mieux à faire ailleurs. Sur ce, Monsieur, passez une belle journée, autant que vous en serez capable, et surtout fichez-moi la paix désormais.

Sur ces belles paroles Martine sortit de l'appartement en colère. Elle se retint pour ne pas claquer la porte. Après tout celle-ci n'était en rien responsable de l'attitude de cet homme mal embouché. C'est à peine calmée qu'elle arriva à l'étage supérieur. Elle attendit quelques secondes afin de reprendre ses esprits et sa respiration puis frappa. Comme les fois précédentes, et comme elle le faisait toujours lors des soins à domicile, elle n'attendit pas d'obtenir une réponse pour franchir le seuil de la porte. Son malade était dans la chambre du fond. Elle s'y dirigea d'un pas rapide, son assurance retrouvée. Une fois dans la pièce, elle lui prodigua les soins dont il avait habituellement besoin, puis prit le temps de se poser quelques minutes à son chevet.

L'homme était étendu sur le lit, le souffle toujours un peu court. Sur son visage perlaient des gouttes de sueur. La crise avait été forte cette fois, et le laissait sans grande énergie. Son teint pâle contrastait à peine avec les draps blancs. L'infirmière se fit la réflexion qu'une couette colorée aurait donné un peu plus de gaieté à la pièce, mais elle se ressaisit. Ce n'était pas à elle d'émettre ce genre de remarque. L'homme avait une femme et des enfants. C'était à eux de faire leur possible pour qu'il garde le moral et, de son point de vue à elle, l'environnement était important pour cela. Mais le pauvre homme était quand même le plus souvent seul. Un sentiment de tristesse envahit soudain Martine. Elle n'aimerait pas se retrouver elle-même dans une telle situation d'abandon. Pourtant le malade n'était pas si âgé que cela. Il avait à peine soixante ans, mais les stigmates de la maladie lui en donnaient au moins dix de plus. Qu'importe, il avait besoin qu'on prenne soin de lui. Et l'autre là, en bas, qui se plaignait. On l'aurait cru jaloux. C'était incroyable. Avait-il seulement pris le temps de rendre visite à son voisin ?

Reprenant peu à peu des couleurs et sa respiration devenant plus régulière, le sexagénaire essaya de converser avec Martine. Après les banalités d'usage celle-ci lui raconta sa mésaventure et lança la discussion sur le voisin du dessous.

- Vous le connaissez bien ce malappris ? Il a commencé par me dire qu'il m'attendait, pourquoi, je me le demande. Puis il a insinué que je devais prendre soin de lui aussi.

Martine ne révéla pas au pauvre bougre la véritable teneur des propos de l'indélicat.

- Il est arrivé dans l'immeuble depuis cinq ou six mois. Je ne crois pas l'avoir vu une seule fois. Jamais un bonjour, me dit ma femme. Il aurait bien besoin d'un vaccin gentillesse et bonne humeur celui-là.

Le propos fit sourire Martine qui repensa à ce que le géant lui avait dit quelques minutes avant. C'était amusant ce que les gens pensaient les uns des autres finalement. Après quelques minutes, voyant que le malade se fatiguait, Martine se leva pour prendre congé. Consultante sa montre elle constata qu'elle avait un peu de temps avant la visite suivante. Elle décida de retourner chez le locataire du quatrième pour lui dire ce qu'elle pensait de ses réflexions à la noix.

Elle hésita quand même quelques secondes devant la porte, mais comme elle était d'une nature plutôt volontaire et impulsive, la vie l'avait forgée ainsi, elle frappa trois coups secs, regrettant aussitôt son audace. Après tout, qu'est-ce qui la poussait à venir demander des comptes à cet inconnu. Elle s'apprêtait à dévaler les escaliers lorsque la porte s'entrouvrit. Toujours le même géant roux, mais bien coiffé cette fois, la même malice au fond des yeux. Martine se demanda si elle en était la raison ou si l'homme arborait toujours cette espèce d'espièglerie dans le regard.

- Eh bien ! On dirait que je vous manque déjà Mademoi... euh, on doit dire Madame c'est vrai, s'excusa-t-il en ouvrant la porte en grand. Que me vaut l'honneur de cette contre-visite ?

Rouge de confusion autant que de colère Martine était sur le point de lui tourner le dos mais elle se ravisa et lui fit face, le fusillant du regard.

- Votre attitude m'intrigue Monsieur. Mais sachez que je n'attache que peu d'importance à votre personne. Pourriez-vous me donner les raisons d'une telle familiarité de votre part ? Nous n'avons pas gardé les vaches ensemble il me semble !

- Sans doute, sans doute ! Mais cherchez bien. Faites un effort et peut-être alors verrez-vous émerger de vos souvenirs quelque image de moi ?

La jeune femme regrettait de plus en plus s'être attardée. Pour qui se prenait cet individu. On aurait pu croire à une technique de drague, si l'homme n'avait eu l'âge d'être son père. Parler de retrouver une image de lui dans sa mémoire, il fallait oser quand même. Sans voix, elle quitta une nouvelle fois l'appartement, et une nouvelle fois se retint pour ne pas claquer la porte à grand bruit. Cette fois elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle

même. Personne ne l'avait obligée à revenir sur les lieux de la rencontre. Elle avait ses patients à voir et avait assez perdu de temps pour aujourd'hui.

La journée se passa sans nouvelle péripétie. Martine pensa bien un peu à l'inconnu, mais réussit à se concentrer suffisamment sur ses tâches professionnelles. De retour chez elle, et après un dîner léger, elle s'affala sur le canapé devant la télévision. Aucun programme ne l'intéressait, mais l'écran allumé l'accompagnait et rompait sa solitude. Elle décida, une fois n'est pas coutume, de s'autoriser une bière, et se mit à réfléchir à ce qui s'était passé le matin. L'homme avait l'air de l'attendre. Il lui avait parlé d'image de lui qu'elle aurait dû avoir en mémoire. Rien ne lui revenait, mais elle s'efforça à réfléchir encore.

De son enfance, Martine n'avait gardé que peu de souvenirs. Elle n'avait jamais connu son père. Sa mère, Jeanne, lui avait dit qu'elle était le fruit d'une « erreur de jeunesse ». Son géniteur n'avait pas voulu assumer la grossesse et malgré l'amour qu'il disait lui porter, il l'avait quittée du jour au lendemain. Martine était née quelques mois après son départ. Cependant Jeanne n'avait jamais dénigré son ancien amant. Elle avait consacré sa vie à Martine sans jamais formuler un reproche envers l'absent. Elle avait même gardé secrètement une photo de lui, qu'elle avait dû montrer à Martine une ou deux fois. L'infirmière soupçonnait sa mère d'être restée amoureuse du jeune homme. De ces seules fois où elle avait vu le visage de son père Martine n'en avait gardé aucune image précise. Elle s'immobilisa soudain, se demandant où était rangée cette photo qu'elle avait récupérée après le décès de sa mère. Elle se leva et fila dans la chambre où elle vida frénétiquement deux grands cartons dont le contenu se trouva rapidement étalé sur le parquet. Rien. La photo n'y était pas. Qu'avait-elle bien pu en faire ? Le tiroir de la table de nuit subit le même sort, sans plus de succès. Mais où était cette fichue photo ? Il fallait absolument qu'elle la retrouve. Sinon elle ne dormirait pas de la nuit, et qui sait à quel événement farfelu elle serait à nouveau confrontée le lendemain. Elle ne pouvait pas se permettre de nouvelles mésaventures. Pas tous les jours, ce serait fatigant à la longue. Certes elle trouvait sa vie un peu monotone depuis quelques temps, mais ce n'était pas une raison pour la pimenter de la sorte. Ah ! Il pourrait dire qu'il la faisait cogiter cet hurluberlu.

A bout, ne sachant plus où chercher, Martine abandonna après avoir encore vidé quelques tiroirs. Elle se rendit à la cuisine pour se faire une tisane. Le breuvage fut rapidement prêt. Afin de se changer les idées, elle se dit qu'un peu de lecture ne lui ferait pas de mal. Elle se dirigea vers la bibliothèque à la recherche de la perle qui l'occuperait

le reste de la soirée. Elle songea quelques secondes au fatras qui jonchait le sol de l'appartement, et qu'elle aurait sûrement dû ranger au lieu de se plonger dans un livre, mais préféra procrastiner et dénicha un roman qu'elle avait déjà lu plusieurs fois. Un polar qui racontait l'histoire d'une jeune fille qui revient dans le village de sa jeunesse pour éclaircir les raisons des décès de sa sœur et de sa mère. L'enquête menée à l'époque avait conclu à une mort accidentelle, mais Asta, l'héroïne, n'avait jamais voulu y croire. Elle penchait plutôt pour un meurtre, enfin deux du coup. Et elle avait raison puisqu'elle-même allait subir le même sort peu de temps après son arrivée sur les lieux. L'histoire se passait en Islande, pays que Martine rêvait de visiter. Les paysages décrits dans le roman étaient sublimes. Tous les auteurs islandais qu'elle avait lus lui avaient donné cette même impression d'un pays merveilleux. Elle s'y rendrait un jour.

Le livre en main Martine s'installa en tailleur dans son fauteuil, sa tasse fumante auprès d'elle. Elle avait déjà lu plusieurs pages quand un papier glissa de l'ouvrage et attira son attention. Elle en oublia l'enquête policière et se jeta sur le document. Celui-ci s'avéra être une photo que Martine reconnut aussitôt. Et pour cause, c'était celle qu'elle avait passé la soirée à chercher. Le cliché était marqué de pliures, mais le visage de l'homme restait reconnaissable. Les cheveux roux attiraient l'attention, mal coiffés, comme avec un pétard. Ce portrait ressemblait au malotru de ce matin, quelques années en moins. Complètement chamboulée Martine n'en revenait pas. Son père ! Cet homme était son père ! Ce rustre, ce goujat ! Ce n'était pas possible. Et puis elle n'en voulait pas de père, elle n'en voulait plus. Plus maintenant, plus à son âge. C'est avant qu'elle en aurait eu besoin, quand sa mère et elle galéraient pour joindre les deux bouts. Il ne l'avait jamais su, lui, que les parents de Jeanne n'avaient pas voulu aider leur fille quand elle avait décidé de garder son enfant. Elles avaient dû se débrouiller seules toutes les deux. Et maintenant, cet homme ressurgissait du passé avec un « Enfin ! Je vous attendais ». Ah mais c'était un peu facile quand même ! Il allait voir ce qu'il allait voir. Mais, qu'est-ce qu'il verrait ? Martine n'était pas si sûre de vouloir reprendre contact avec lui. Elle n'aurait qu'à dire au cabinet qu'elle ne voulait plus retourner au 32 avenue du manoir, qu'elle trouvait trop difficile d'intervenir auprès d'un malade avec qui elle commençait à tisser des liens. Ce n'était pas bon pour une infirmière d'éprouver trop d'empathie pour ses malades. Cela ne lui était jamais arrivé et ses collègues seraient sans doute surpris. Elle était réputée pour son professionnalisme, et sa capacité à garder les distances avec les patients justement. Mais tant pis, elle devrait se forcer et faire preuve de persuasion. Ainsi elle ne risquerait pas de recroiser cet homme.

La jeune femme en était là de ses réflexions lorsque, jetant un regard sur l'horloge, elle se rendit compte de l'heure avancée.

- Déjà une heure, il faut que je dorme. Sinon demain la journée sera difficile.

Elle se déshabilla rapidement et se coucha malgré le désordre ambiant. Mais le sommeil ne vint pas et l'aube la cueillit sans qu'elle n'ait fermé l'œil. La journée serait difficile.

Le patient de l'avenue du manoir ne sollicita pas le cabinet d'infirmier ce jour-là. C'était normal, les interventions n'étaient pas quotidiennes. Mais Martine ne put s'empêcher d'aller roder aux alentours de l'immeuble une fois sa journée terminée. Si elle voulait retrouver le sommeil elle devait avoir une explication avec le locataire du quatrième. En même temps, si elle y retournait sans motif professionnel, l'homme aurait beau jeu de s'en amuser une fois encore. Elle ne voulait pas lui donner l'impression d'insister, mais elle demeurait vraiment intriguée par le personnage, et voir la ressemblance avec le portrait de son père, cette nuit, l'avait quand même perturbée, elle devait bien le reconnaître.

« Tu veux ou tu veux pas, si tu veux c'est bien, si tu veux pas tant pis.... »

Cette chanson, qu'elle avait entendue gamine, lui revenait aux oreilles, même si ce n'était absolument pas le même contexte. Elle n'était pas naïve. Elle avait garé son véhicule plus loin dans l'avenue et se dirigeait vers le numéro 32. De loin, elle vit la porte de l'immeuble s'ouvrir et le rouquin sortir. Elle se cacha d'abord derrière une voiture puis lui emboîta le pas.

- Qu'est-ce qui me prend ? Me voilà devenue limier maintenant. Je lis trop de romans policiers sans doute.

Elle n'eut pas à poursuivre sa filature longtemps. Après avoir bifurqué dans une rue à droite, l'homme rentra dans un café et se dirigea vers le comptoir où il commanda un demi avant de s'asseoir au fond de la salle. Prenant son courage à deux mains Martine le suivit et s'assit directement à sa table, sans commander quoi que ce soit. Elle avait mis la photo dans la poche de sa veste en partant de chez elle le matin. Sans dire un mot elle lui colla le cliché sous le nez et attendit une réaction. Lorsqu'il leva la tête ses yeux étaient remplis de larmes. Une telle réaction dérouta la jeune femme qui, vu son expérience de la veille, s'attendait à le voir fanfaronner une nouvelle fois.

Ils restèrent tous les deux silencieux quelques minutes, plongés dans leurs pensées. Martine ne savait pas comment sortir de cette situation bancale. Aurait-elle dû sauter au cou de cet homme que, la veille encore, elle ne connaissait pas ? Elle n'avait jamais été habituée à montrer ses sentiments. Et de toute façon là, elle ne ressentait rien envers cet individu. Enfin si quand même, une gêne croissante. Mais qu'est-ce qui lui avait pris !

En face d'elle, l'homme se taisait toujours, ce qui était une prouesse étant donné son débit de la veille. Martine avait touché une corde sensible. Elle remit la photo dans sa poche et s'apprêtait à se lever pour quitter le bar. Alors l'homme lui lança un regard dans lequel Martine lut une forme de désespoir. Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Il dut se reprendre plusieurs fois avant de parvenir à s'exprimer. Sa voix n'avait plus les intonations malicieuses de la veille.

- Je vous ai donc retrouvée. C'est bien vous.

Plusieurs choses dérangeaient Martine, à commencer par le vouvoiement. Si cet homme était son père pourquoi ne pas la tutoyer. Et si elle n'avait pas frappé par erreur à sa porte hier, elle ne l'aurait jamais connu ! Quelque chose n'allait pas. Mais elle n'arrivait pas à voir quoi. Ils avaient l'air bien tous les deux à cette table : un géant larmoyant et une fille perdue. L'homme avala sa bière jusqu'à la dernière goutte puis, semblant s'adresser à la table, déroula le fil d'une longue histoire.

Deux heures plus tard Martine sortit du café assommée, laissant le grand rouquin à la place qu'il n'avait pas quittée depuis son arrivée. Elle ne savait plus trop où elle en était. La confession de l'homme avait été difficile, entrecoupée de longs moments de silence que Martine n'avait pas voulu interrompre. Dans ce long monologue Martine n'avait pas saisi si leurs retrouvailles étaient seulement dues au hasard. Ou si cet homme dans son obsession devenue malade faisait le coup du « Je vous attendais » à toutes les personnes qui frappaient chez lui. Mais elle était sûre d'une chose : elle pourrait continuer ses soins au 32. L'homme lui avait dit qu'il ne pensait pas rester y vivre. Et quand bien même. Croiser son oncle, le responsable de la disparition de son père, ne lui ferait ni chaud ni froid. C'était lui qui l'avait poussé à abandonner Jeanne. C'était son frère jumeau et il ne supportait pas l'idée qu'il fasse sa vie sans lui. Mais la rupture était trop difficile et les regrets avaient poussé le jeune homme au suicide. Suite à cet événement tragique son oncle avait tout abandonné et n'était revenu dans la région que depuis quelques mois. Il avait recherché la trace de sa nièce, l'avait trouvée et...

Et rien du tout. Martine avait besoin de temps. Cet homme avait gâché sa vie et celle de sa mère. Est-ce qu'elle lui pardonnerait un jour ? Une fois chez elle Martine dîna légèrement, alluma la télévision pour lui tenir compagnie et s'affala dans le canapé en ouvrant une bouteille de bière. Mais il ne fallait pas que cela devienne une coutume...